

quelque derrière et suprême ruse, non prévue, qui le sauverait.

Depuis longtemps, la pensée de Georges de Montmayeur revenait à son esprit. Il se doutait bien, les deux soirs le lui avaient dit, que Georges connaissait le crime de Montmayeur.

Son silence faisait de lui un complice. Mais la maladie, la faiblesse du pauvre garçon rendaient cette complicité excusable.

Il restait honnête homme, quand même. Il tremblait devant son frère, mais sa conscience devait se révolter contre le seul souvenir de ce crime et contre la pensée des terribles conséquences qu'il pouvait avoir.

Courlande savait que ce jour-là Montmayeur devait se rendre à Paris. Il profita de cette absence pour aller à la fabrique.

Il n'y était jamais venu qu'une fois, on se le rappelle, pour remettre à Lucienne une prétendue lettre de sa sœur, en réalité pour s'assurer que cette lettre serait lue par Montmayeur, ce qu'il prévoyait du reste.

Georges ne le connaissait donc pas. Il reçut Courlande avec politesse, croyant à quelque visite d'affaires et de commerce :

Monsieur, dit-il, je regrette que vous soyez venu justement un jour où mon frère est à Paris. C'est lui qui dirige la fabrique et c'est à lui seul que vous pourriez parler utilement. Moi, je suis souffrant : ma santé, depuis longtemps très faible, m'interdit tout travail et toute préoccupation.

— Je ne viens pas causer affaires, monsieur.

— Ah ! dit Georges, surpris.

— Et ce n'est pas M. Jean de Montmayeur que je désirerais entretenir, mais vous précisément.

— Moi ?

— Oui.

— Et en quoi puis-je vous servir ?

Courlande resta silencieux, perplexe. Son cœur battait. C'était une grosse partie qu'il allait entamer. Il pouvait perdre. Il jouait le tout pour le tout.

Son hésitation était sans doute naturelle. Mais rendons justice au pauvre Pas-de-Chance, il avait foi, pour cette affaire, en son étoile. La fortune souriait à son audace. Son hésitation ne fut pas de longue durée.

— Monsieur, dit-il, veuillez me dire tout d'abord si nous sommes bien seuls. Ce que j'ai à vous raconter a un caractère d'une intimité très délicate. Personne ne nous écoute.

— Personne, monsieur, dit Georges de plus en plus surpris.

— Monsieur, vous ne me connaissez pas, mais j'ai une recommandation auprès de vous.

— Laquelle ?

— Je suis l'ami de Mlle Lucienne.

— C'est une excellente entrée dans cette maison, mais je ne vois pas en quoi.

— J'en ai même une meilleure encore auprès de vous, dit Courlande imperturbable. Je suis l'ami de Mlle Claudine.

Georges rougit et pâlit tour à tour.

Courlande avait mis une intention dans ses paroles. Cette intention Georges la comprenait et il en était froissé.

— Enfin, monsieur, dit-il sèchement, y a cinq minutes que vous êtes ici et vous ne m'avez pas encore expliqué.

— L'objet de ma visite ? Écoutez.

— Et après une seconde de réflexion suprême :

— Vous aimez Mlle Claudine ?

— Monsieur ! dit Georges se levant.

— Rasseyez-vous. Je suis un ami. J'avais besoin de poser ainsi la situation avant d'aller plus loin. Je le répète, vous aimez Claudine. Donc, tout ce qui la touche vous intéresse énormément. Donc, rien de ce qui lui arrive d'heureux ou de malheureux ne peut vous être indifférent.

— Où voulez-vous en venir ?

— A vous mettre sur vos gardes. Mlle Claudine court un danger.

— Un danger ?

Et le pauvre homme sembla tout à coup si ému, si ébranlé, sa santé, sa vie paraissaient si chancelantes que Courlande se dit qu'il le tuerait certainement s'il lui annonçait, sans préparation, le crime nouveau de son frère.

— De quel danger parlez-vous ? demanda-t-il ?

Mais vous êtes aussi bien renseigné que moi. Mlle Claudine n'est-elle pas malade depuis longtemps ? Elle ne se guérit pas vite. Donc, sa vie est en danger.

Mais Georges s'était rapproché de Courlande. Il lui avait pris les mains et les serrait de toutes ses forces.

Parlez. Pourquoi hésitez-vous ? Ce n'est pas ce que vous vouliez dire. Claudine va mieux. Sa blessure est en voie de guérison. Quel danger la menace ?

L'agitation de Georges était si grande que Courlande commençait à voir peur, à regretter d'être venu. Il fallait maintenant qu'il allât jusqu'au bout. Georges ne le laisserait plus partir sans explications catégoriques.

Je ne sais, dit-il, si votre frère ne commet pas quelque imprudence sur elle. Il n'a pas sans doute, grande confiance dans le chirurgien allemand qui l'a soignée jusqu'aujourd'hui. Et comme, d'autre part, votre frère est savant, versé dans tous les secrets de la chimie, il voudrait peut-être hâter sa guérison. Or, votre frère, si savant qu'il soit, prend pour un remède efficace peut très bien ne point produire tout l'effet qu'il en attend.

Georges écoutait blême et sans plus de salive. Sous les paroles bizarres du petit homme, il entrevoyait une effroyable accusation, si effroyable qu'il n'osait comprendre, qu'il se disait que ce n'était pas possible, qu'il avait mal entendu.

Et Courlande, l'examinant, murmurait : « Ça y est, la blessure est faite, il a compris. Du moment qu'il n'en est pas mort sur le coup, il est de taille à supporter le reste. »

Georges balbutiait :

— Je ne sais de quoi vous parlez. Vous êtes un étranger ici. C'est la première fois que je vous vois à la fabrique et c'est la première fois que vous y venez.

— Non, la seconde, dit Courlande avec politesse.

— Comment savez-vous que mon frère soigne lui-même Claudine ? Qui vous l'a dit ? Comment êtes-vous entré dans nos secrets ? Ce que vous savez, je l'ignorais, moi. Comment l'avez-vous appris ?

— Je crois bien que vous l'ignoriez. Sans cela...

— Sans cela ? interrogeait le malade, avec angoisse.

— Pardieu ! Sans cela vous auriez voulu peut-être vous rendre compte du remède qu'il essayait sur Claudine.

— Et alors ?

— Alors, vous auriez peut-être trouvé que ce remède était imprudent, et pouvait nuire à la santé de la jeune fille.

— Encore une fois, qui vous l'a dit ?

— Mlle Lucienne, puisque vous tenez tant à le savoir.

Georges, dont la curiosité était vivement surexcitée, répliqua avec instance :

— Ce remède ! ce remède ! Mon Dieu ! mon Dieu ! Parlez.

— Ah ! dame, vous me demandez sans doute en quoi il consiste ?

— Oui.

— Je l'ignore.

— Vous mentez.

— Mais rien ne vous est plus facile que de savoir là-dessus à quoi vous en tenir.

— Comment ?

— Au lieu de vous retirer, ainsi que vous le faites tous les soirs vers dix heures, restez dans la chambre de Mlle Lucienne et surveillez votre frère. Mlle Lucienne sera prévenue par moi. Elle vous en donnera tous les moyens.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! répétait le malade atterré ; que vais-je apprendre ? Que vais-je découvrir ? C'est horrible. Non, cet homme se trompe, cela ne peut pas être, cela ne peut pas être !

Rentré chez lui, Georges se prit le front dans ses mains.

— Voyons, murmura-t-il, est-ce que je ne rêve pas ? Tout cela est-il possible ? Ai-je bien entendu ? Cet homme ne s'est-il pas moqué de moi ? Qu'a-t-il dit ? Ah ! j'ai bien compris. C'est horrible ! Le poison ! Le poison ! Jean veut empoisonner Claudine ! Pourquoi ? Parce que Claudine, sans doute, est un danger pour lui. Quel danger ? Que peut-il redouter, si ce n'est la révélation de son crime ?

Alors, Claudine saurait donc que Montmayeur est l'assassin de Bourreille ? Comment l'a-t-elle appris ? Mais si elle le sait, il est impossible que Lucienne ne partage pas ce secret. Et alors, elle aimerait Jean, sachant que Jean est assassin ? Est-ce possible ? Est-ce vraisemblable ? Je n'y perds ! D'où vient-il, cet homme ? Ce Courlande ! S'il s'était trompé, pourtant ! Mon Dieu, faites qu'il se soit trompé ! Quel effroyable secret ! Quelle joie s'il avait eu affaire à un imposteur ! Quelles angoisses si Courlande avait dit la vérité !

Il essayait de se rappeler tous ces incidents de la vie de la fabrique, depuis que Claudine blessée y avait été amenée. Mais sa pauvre tête s'égarait à remonter ces souvenirs cependant si récents.

Son esprit et son cœur plaidaient le pour et le contre.

Il se disait que Montmayeur, pour cacher son premier crime, n'hésiterait pas, s'il y était obligé, à en commettre un second.

Il se disait ensuite que, devant une pareille abomination, Jean hésiterait, non seulement à cause de Claudine, sœur de Lucienne, qu'il aimait, mais en considération de l'amour que lui, Georges, éprouvait pour Claudine.

Puis, quand il avait pensé cela, il souriait amèrement.

— Est-ce que le cœur de Jean est accessible à de pareils sentiments ? S'il doit sacrifier Claudine, est-ce qu'il hésitera parce que j'aime Claudine ! Allons donc ! Il me sacrifierait, moi, s'il le fallait, sans remords !

Non, Courlande avait dit vrai !

Il se rappelait maintenant l'insistance singulière avec laquelle Montmayeur avait prié qu'on lui permit de veiller au lit de Claudine.

Lucienne avait refusé tout d'abord, et elle avait fini par consentir, comme à regret.

Mais alors, il se rappelait cela aussi, elle était venue trouver Georges et sans lui rien dire de plus, sans s'expliquer autrement, elle avait insisté à son tour auprès de lui pour qu'il restât dans la chambre de la malade, alors que Jean s'y trouvait. Elle ne voulait pas que Jean fût seul avec elle. Elle ne voulait pas, non plus que Claudine restât seule. Cela lui paraissait évident maintenant qu'il y pensait. Et pourquoi ces précautions ? Elle redoutait donc les projets sinistres de Montmayeur ?

— Ce soir ! ce soir ! se disait-il, je saurai tout.

Et il frémissait à la seule pensée de ce qu'il pourrait surprendre. Que ferait-il ensuite ?

S'il surprend Jean versant du poison à Claudine, quel sera son devoir ? Son devoir d'homme, simplement, avant son devoir d'homme qui aime ?

— C'est horrible ! répétait-il, horrible, je voudrais être mort.

Le crime médité par Montmayeur n'atteignait pas seulement Claudine ; il prenait Georges par ce qu'il avait de plus cher, par la seule chose qui le rattachait à la vie : son amour pour Claudine.

Et il répétait en secouant la tête ce qu'il avait déjà dit tant de fois à Lucienne, à Claudine et ce qu'il se répétait tous les jours à lui-même :

— La maison des Montmayeur est maudite.

Quand il revit Lucienne, il lui dit :

— J'ai reçu une visite singulière.

Elle dit, très pâle, se doutant bien de l'effroyable angoisse du pauvre garçon :

— J'ai vu Courlande. Il m'a tout dit.

Il joignit les mains.

— Par pitié, Lucienne, dites-moi ce qu'il y a de vrai en cela. Cet homme n'a rien précisé, mais le soupçon, Lucienne, le soupçon est aussi horrible que la vérité même.

— Je ne puis rien dire, Georges. Ce soir, vous jugerez par vous-même.

Il la regarda longuement, avec reproche, les yeux pleins d'une tristesse navrante, d'un désespoir infini.

Puis, d'une voix profondément altérée :

— Soit. A ce soir, dit-il.

A suivre

DÉMÉNAGEMENT

Les bureaux et ateliers du MONDE ILLUSTRÉ ont été transférés au numéro 40 Place Jacques Cartier.